

« Merci tantine ! »



Jeanne Vernusse console Suzanne, très émue (photo Jean-Louis Gorce).

« **E**LLES allaient à l'école Châteaudun, sous mon nom. Je les faisais passer pour mes nièces. On les a fait baptiser, avec l'accord de leurs parents ».

Fidèle en affection et en mémoire, Jeanne Vernusse revient plus de cinquante ans en arrière pour évoquer Yvette et Suzanne Krajn, deux fillettes juives confiées à la garde séparée de leurs parents durant la guerre.

Jeanne était vendeuse aux Villes du Centre, à Clermont. Elle apprit qu'on cherchait un toit pour protéger la première des deux sœurs, « une gamine de 5 ans ».

« Moi je la prendrais bien », lui dit sa mère Marie-Louise, qui habitait rue de Chanteranne, à côté de la grosse usine Michelin de Cataroux. Un an plus tard, la deuxième fillette rejoignait la chaleur du même foyer.

« On savait que c'était dangereux, confie Jeanne plus de cinquante ans plus tard. Mais j'avais confiance, car on faisait quelque chose de bien. Je n'ai jamais eu peur. Elles étaient attachantes. On a toujours conservé des relations. »

Destins croisés. Suzanne et Yvette ont eu la vie sauve, alors que les camps ont fait... vingt-sept victimes dans leur famille. Jeanne a perdu en déportation un frère et les parents d'une cousine par alliance.

La monstruosité d'autres comportements de Français l'indigne, choque son humanité naturelle. « Maurice Papon ? C'est atroce ! Je ne comprends pas qu'on puisse avoir des réflexes comme ça avec les juifs, surtout avec des titres pareils. Son rôle aurait dû être de les sauver ».

La guerre a fini. Mais jamais ne se sont relâchés les liens d'affection entre Marie-Louise, aujourd'hui disparue, Jeanne, Yvette et Suzanne et leurs parents.

« Ces petites, c'était un petit peu les miennes ». Suzanne était hier auprès de cette vieille dame très digne dans son manteau trois-quarts noir. Et, entre deux sanglots mal réprimés, elle a ponctué son court hommage public à sa protectrice en ces termes : « Merci tantine ! »